

Gabriel et le Père... Noël

A la suite d'une réunion de travail du réseau CEREDA à Toulouse où avaient été développées les notions de « père réel, père imaginaire et père symbolique », m'est revenu en mémoire le cas d'un enfant que j'avais rencontré au tout début de mon exercice professionnel et qui m'avait interrogée sur la question du père.

Dans un premier temps, je vais témoigner du travail et du chemin accompli avec cet enfant, puis j'exposerai certains concepts psychanalytiques auxquels je me réfère et qui m'ont éclairée dans la lecture de ce cas clinique.

J'approcherai les notions de père réel, de père imaginaire et de père symbolique et j'évoquerai l'importance des trois registres : l'imaginaire, le symbolique et le réel. Ensuite, je préciserai les notions de « forclusion » et de « signifiance du Nom du Père ».

Je ne m'aventurerai pas dans une recherche complexe mais je tenterai plutôt de vous transmettre une idée communément admise de ces notions psychanalytiques, qui concernent tous les cliniciens et travailleurs sociaux qui trouvent dans la psychanalyse un appui et un ressort.

Vignette clinique : Gabriel.

L'exposé qui suit ne constitue pas une étude détaillée d'un cas, car je n'ai plus de traces écrites concernant le travail réalisé avec cet enfant, je ne pourrai donc pas amener de contenus précis de séances, en revanche, je présenterai simplement un déroulement de travail orthophonique qui dura deux ans.

Je venais à peine de sortir de l'école d'orthophonie où j'avais reçu une formation très technique, où l'on nous enseignait que le savoir était de notre côté, où l'on nous apprenait à « rééduquer », à « réparer », c'est-à-dire à attaquer de front le symptôme sans considérer la question du sens que pouvait revêtir ce symptôme.

Gabriel avait 4 ans et il était scolarisé en classe de moyenne section lorsque je l'ai reçu pour la première fois au CMPP accompagné de sa mère. Il était le troisième enfant d'une fratrie de quatre garçons. Son père était un inconnu pour

lui. Sa mère avait eu quatre enfants avec des hommes différents et dès qu'elle se trouvait enceinte elle quittait son partenaire prétextant que ça ne collait jamais avec les hommes. Gabriel venait me rencontrer pour un retard de langage très important, lorsqu'il s'adressait à moi je ne le comprenais pas, cependant, c'était un petit garçon joyeux et vif.

Les premières séances furent des séances d'observation et d'échanges avec l'enfant et sa mère, par la suite nous avons décidé de poursuivre un travail tous les trois. En effet, il était impossible à ce moment-là pour la maman de laisser son enfant venir seul avec moi, je sentais alors une grande angoisse de séparation de la part de cette dame, ainsi j'acceptai de travailler avec eux, en ayant toutefois convenu qu'il serait souhaitable qu'un jour Gabriel puisse venir seul à ses séances.

Les premières semaines se déroulèrent de cette façon : nous parlions simplement de la vie quotidienne de Gabriel, de l'école, la maman parlait également d'elle et Gabriel écoutait tout en dessinant ou en explorant le bureau, puis nous faisons des jeux à règles que l'enfant choisissait ou que je proposais : des jeux à règles simples : lotos, dominos, jeu de l'oie, puzzle...J'avais été très étonnée de constater que cette dame et son enfant ne savaient pas jouer, je leur apprenais donc à jouer...J'ai le souvenir d'avoir été embarrassée par la présence de cette mère que je trouvais trop présente, cette expérience de travail mère/enfant était nouvelle pour moi..

Puis le moment arriva où cette dame accepta de laisser venir seul son fils à ses séances. Cependant, cette séparation n'était pas simple pour elle et elle s'arrangeait souvent les premiers temps pour rentrer dans le bureau avant la fin de la séance, comportement qu'elle abandonna au fil du temps... En parallèle elle accomplissait un travail sur elle-même avec l'assistante sociale du CMPP.

Gabriel, dès nos premières rencontres seul à seul, instaura un rituel : il me faisait comprendre à sa façon que je devais ouvrir la fenêtre de mon bureau en début de séance, et puis il se mettait à parler dans son jargon en regardant le ciel. Je lui disais ne rien comprendre à ce qu'il pouvait dire et il continuait de « baragouiner ». Puis après cela, il allait s'installer sur le tapis où se trouvaient des jeux de playmobil, des petits animaux, des dinettes et là il jouait seul ou parfois avec moi, la plupart du temps je l'observais et j'essayais de verbaliser certaines de ses actions. Et pour finir, il allait choisir un jeu « à règles » et m'invitait à jouer avec lui.

Les séances se succédaient et se ressemblaient, cependant, j'observais que son langage devenait plus compréhensible, je devais à chaque début de séance lui

ouvrir la fenêtre et je compris un jour qu'il s'adressait au Père Noël...Ce rituel dura deux ans, durant lesquels j'écoutais Gabriel parler au Père Noël, lui raconter son quotidien, ses copains, l'école, la maison, ses frères, sa mère. Dans ces moments je n'ai jamais éprouvé le besoin d'intervenir, je le laissais parler à cet autre. J'observais au fil du temps une construction de son langage. Lorsque Gabriel atteignit l'âge de 6 ans, qu'il s'exprimait tout à fait bien et qu'il s'appropriait sans difficulté le langage écrit en classe de CP, nous avons décidé d'arrêter le travail orthophonique.

Quelques années plus tard qu'en est-il de mes réflexions par rapport à ce cas ?

Il me semble qu'à l'époque j'avais eu une impression, dans l'après-coup, que quelque chose de magique s'était opéré. Par contre ce qui me guidait au quotidien, c'était cette sensation que je devais le laisser mener son travail, lui faire confiance et me faire confiance.

En premier lieu, ce cas clinique m'a enseigné que l'on n'apprend pas aux enfants à parler... Le rituel de l'ouverture de la fenêtre n'était-il pas un passage nécessaire vers l'extérieur pour que la parole s'effectue, un au-delà de la mère et de moi, une ouverture par laquelle il fallait glisser son « baragouin », qui était une sorte d'étape dans l'appropriation de la parole, et qui n'avait pas besoin d'être compris par moi. Effectivement je n'y comprenais rien et peut-être qu'il valait mieux que je le lui signifie, ainsi je me privais de mon savoir linguistique, de mon pouvoir. La construction du langage de cet enfant s'est-elle réalisée à partir de ma position où j'ai pu être dans la « suspension » de mon savoir d'orthophoniste, où je me suis posée comme un sujet manquant ? La place du manque me paraît importante, car je n'étais pas là pour combler et remplir mais j'ai laissé un vide par rapport à mon savoir. Pourrait-on dire que ma position lui a ouvert quelque chose de son propre manque qui lui a permis de symboliser ?

On peut se poser la question du sens du symptôme pour cet enfant. Il semblerait que ce qui faisait défaut était la condition qu'il puisse faire du langage une adresse au père, absent dans sa vie mais qui ne semble pas absent psychiquement. De l'observation de ce cas, pourrait-on dire que la subjectivité de la mère pose le père du côté du père réel, c'est-à-dire du géniteur réductible à un « spermatozoïde » ? Peut-être que pour cette mère il s'agit du même père à chaque fois, du père de son fantasme puisque aucun homme ne pouvait répondre dans la réalité. Cependant, quelque chose semble au travail pour cette dame du fait de la mise en série, en effet l'échec répétitif de trouver un homme pointe que la question du père fait symptôme pour elle. Et puisqu'il y a symptôme, le père symbolique n'est pas forclos dans la subjectivité maternelle, cela peut avoir un

effet dans l'appropriation de l'ordre symbolique pour l'enfant. Pour autant l'éventualité d'une psychose pour l'enfant découlerait de la façon dont s'est introduit ou pas, dans sa propre subjectivité, le Nom du Père. Dans le cas de Gabriel, il a été autorisé à se décoller de la subjectivité maternelle.

Dans le travail accompli avec cet enfant, je soulignerais l'importance du jeu socialisé tant au début dans le jeu partagé avec lui et sa mère que par la suite dans les séances individuelles, où l'enfant se confrontait dans la réalité à une triangulation avec la loi, au travers des règles du jeu, et la relation duelle. Les règles du jeu n'ont pas à elles seules créé la dimension du tiers, elles lui ont simplement permis de l'actualiser.

Et puis tout au long de cette rencontre un personnage central nous a accompagné : « le Père Noël », cet enfant a pu se saisir de ce mythe qui lui a permis d'être un support pour construire sa subjectivité au-delà de la mère, il a permis la présentification d'un Autre, l'ouverture au tiers. Cette croyance débute avec l'entrée dans la période oedipienne et s'arrête en général avec la latence, ce qui correspond en partie à la période durant laquelle Gabriel réalisa ce travail, période marquée par la pensée magique dont le Père Noël subsistera comme métaphore.

Gabriel a pu s'approprier ce mythe collectif de façon tout à fait singulière, il lui a permis l'effectuation du signifiant du Nom du Père, au moment où il s'adressait au personnage fictif du Père Noël, ce qui lui a permis d'asseoir l'ordre symbolique, de parfaire l'intelligibilité de sa parole adressée dans l'espace transférentiel et, de devenir ainsi sujet de sa parole.

On peut s'interroger sur comment ce « Père Noël » a fonctionné pour cet enfant. Est-ce comme père réel, comme père imaginaire ou comme père symbolique ? Comment ce Père Noël a ouvert l'Autre symbolique ? La théorie peut nous aider à nous repérer dans la lecture de ce cas clinique.

A propos des « pères » :

Dans l'enseignement de LACAN ces notions de « pères » n'ont cessé d'évoluer, c'est pourquoi lorsque l'on souhaite préciser ces concepts, il est nécessaire de dater la théorie lacanienne.

André SOUEIX et Christiane ALBERTI, dans le cadre du CEREDA, expliquent comment se présente la fonction du père. Pour rendre possible la castration il faut un père, c'est un signifiant, ce n'est donc pas un individu. Le père agit dans la structure comme signifiant (cf. « le séminaire III » de LACAN

sur les psychoses à propos du cas Schreber et « le séminaire IV » de LACAN sur la relation d'objet à propos du cas du petit Hans).

Le père réel serait le père vivant, ce serait le père de la castration.

Le père imaginaire serait le père de la privation, celui qui est à l'origine du sur-moi. Le sur-moi étant l'héritier du complexe d'Œdipe, il se constitue par l'intériorisation des interdits et des exigences parentales et sociales. Il y aurait un effet d'agression, un effet menaçant du père imaginaire, ce serait celui auquel on se compare, c'est l'image du père.

Quant au **père symbolique**, dans « la relation d'objet » Lacan écrit : « Le père symbolique c'est le nom du père. C'est l'élément médiateur essentiel du monde symbolique et de la structuration. Il est nécessaire au sevrage, plus essentiel que le sevrage primitif, par quoi l'enfant sort de son pur et simple couplage avec la toute-puissance maternelle. Le nom du père est essentiel à toute articulation de langage humain. » ([12], p. 364). Le père symbolique comme agent n'est nulle part, mais comme fonction il est partout. Il est passé du mot au symbole et c'est cela le père symbolique, c'est-à-dire un pur signifiant, le père symbolique ne répond pas, le père réel lui répond.

On ne peut éviter de parler du **complexe d'Œdipe** lorsque l'on traite la question du père, ainsi LACAN dans « le séminaire V » retrace les trois temps de l'Œdipe :

- 1) L'enfant cherche à s'identifier à l'objet du désir de la mère, cela marque la place symbolique du phallus.
- 2) Le père imaginaire prive la mère, il la dessaisit de son phallus : « occupe-toi d'autre chose ! », c'est le père rival qui s'adresse à la mère : « occupe-toi de moi ! », l'enfant réalise que la mère est renvoyée à une loi.
- 3) Le père a le phallus, il est potent, il faut que la satisfaction de la mère soit assurée.

Le complexe d'Œdipe est la figuration du passage de l'ordre imaginaire à l'ordre symbolique par lequel le sujet fait son deuil de la possession de la mère et s'identifie au père.

J-D.NASIO dans « Enseignement des 7 concepts cruciaux de la psychanalyse » note que l'acte castrateur porte, non pas exclusivement sur l'enfant, comme on aurait pu l'énoncer avec FREUD, mais sur le lien mère-enfant. L'agent de cette opération de coupure est en général le père qui représente la loi de l'interdit de l'inceste.... La parole paternelle qui incarne la loi symbolique accomplit donc une double castration : châtrer l'Autre maternel, d'avoir le phallus, et châtrer

l'enfant, d'être le phallus. L'acte de la castration est l'œuvre de la loi à laquelle le père comme sujet est lui-même inévitablement soumis. Mère, père, enfant sont tous assujettis à l'ordre symbolique qui assigne à chacun sa place définie et impose une limite à leur jouissance. La castration est symbolique et son objet, imaginaire, c'est-à-dire qu'elle est la loi brisant l'illusion de chaque humain de se croire possesseur ou identifié à une toute-puissance imaginaire.

Christiane ALBERTI notait qu'à l'occasion si le père manque dans la réalité, ce qui est essentiel pour un sujet, par quel côté que ce soit, c'est qu'il ait acquis la dimension du Nom du Père. Ce qui nous renvoie à la formule : « le père on peut s'en passer à condition de s'en servir ». Comment la vie humaine va-t-elle se structurer à partir de cela ? Le père lacanien ne nous focalise pas sur le père interdicteur, il fait sa place à la particularité du désir, il fait advenir un nouveau sujet : le sujet du désir. Le sujet se rapporte au père pour savoir comment il va fonctionner sur le plan du désir et par conséquent comment il va se comporter comme homme ou femme. Le père nomme, donne au sujet son nom. La nomination nous permet la communication, on articule le signifiant et le signifié. Dès que le sujet est nommé par la fonction du Nom du Père il fait un certain usage de ces signifiants qu'il incorpore, cela signe l'inscription du sujet dans l'ordre symbolique.

L'imaginaire, le symbolique, et le réel.

Sidi ASKOFARE et Marie -Jean SAURET dans « La question du père : père et symptôme » précisent que « l'humain est constitué de trois registres que la topologie homogénéise sous les espèces de trois ronds de ficelles non distinguables : l'imaginaire (le corps, la signification, le sens), le symbolique (le langage), le réel (l'être de jouissance).

Pas de privilège de l'un sur les autres, à condition de les nouer correctement. Le nouage borroméen préserve cette caractéristique : la rupture d'un rond quelconque libère les deux autres. Le nouage est imposé au sujet par l'exigence où il se trouve de loger sa singularité, le réel qui le caractérise, dans l'habitat langagier. Dans cette opération le corps (imaginaire) joue sa partie. De sorte que la singularité du sujet est envisagée de deux façons : du point de vue du réel auquel il a affaire et du point de vue du type de solution adoptée, le nouage, pour traiter (lier, loger) ce réel. C'est pourquoi le réel est situé dans le nœud borroméen à la fois comme un rond équivalent aux autres et comme le nouage même.

Différents types de nouages et d'accidents du nouage sont envisageables : ils permettent d'une part de décliner les structures cliniques (au moins névrose, psychoses) et, d'autre part d'envisager l'opération analytique comme un dénouage - renouage, et la vie elle-même comme une tresse. C'est le dire de

l'analysant qui témoigne de la nature du nœud et qui opère sur le nœud, la présence de l'analyste donnant consistance à ce qui coince. »

Qu'en est-il du travail de l'orthophoniste par rapport à ces registres ? Nous sommes confrontés à des sujets qui présentent des symptômes dans leur rapport au langage et nous avons à leur transmettre la loi du langage. Nous tentons d'amener le sujet vers une structuration écrite ou parlée qui est du côté d'une organisation symbolique, ce travail s'opérant dans l'espace transférentiel. A partir de l'imaginaire du sujet, nous tentons de construire du symbolique en nous appuyant également sur ce que chaque sujet amène de sa réalité. Ainsi, en ce qui concerne le cas de Gabriel on peut penser qu'au départ, le Père Noël auquel il s'est adressé était du registre de l'imaginaire, et qu'au travers du transfert il a pu faire entrer ce personnage dans du symbolique.

La forclusion.

Ce concept tend à rendre compte de la faille spécifique que l'on retrouve chez les psychotiques : la faille dans le système symbolique.

Il est important de distinguer la forclusion du refoulement, la forclusion étant plutôt un mécanisme de défense dans un processus psychotique, et le refoulement un mécanisme de défense dans un processus névrotique.

Dans la théorie lacanienne, la forclusion c'est le concept de l'absence du père comme symbole.

Le refoulement est inscrit dans le sujet comme signifiant, ce signifiant refoulé est susceptible de faire retour à tout moment sous forme de lapsus, sous forme de rêve ou sous la forme de quelque chose qui se trouve dans le symptôme névrotique. Ce processus implique donc une élaboration minimum, même oubliée elle peut revenir, elle revient du dedans.

Quant à la forclusion cela est tout à fait différent, Lacan dit : « Ce qui n'est pas symbolisé, donc ce qui n'a pas d'inscription au niveau du système psychique, fait retour au sujet par l'extérieur, par le dehors et dans le réel. »

La forclusion c'est lorsqu'il n'y a pas eu de symbolisation qui suppose un passage par la castration symbolique en tant qu'elle est représentée par le signifiant du Nom du Père. Dans le cas de la psychose, si le sujet a une hallucination, par exemple si il entend des voix, il sera persuadé que ça vient du dehors, et non pas d'en lui, de quelque part en lui où ça parle.

Le réel ce n'est pas la réalité quotidienne que l'on partage, mais celui qui a un rapport avec le corps et ce qui est pour le sujet délirant, sa réalité psychique.

Ainsi la forclusion, parce qu'elle n'est pas inscrite, se signale par un vide, un trou, dans le système symbolique.

L'image du tissu de Serge LECLAIRE nous permet d'appréhender cette faille du système symbolique, il compare l'expérience à un tissu composé d'une trame qui permet au tissu de tenir. Dans le cas du refoulement, c'est comme si le tissu avait un accroc dans sa trame qui pourrait être reprise. Dans le cas de la forclusion, il y aurait un défaut dans la trame même, comme si les fils, au moment de la confection, ne se seraient pas mis en place. Le trou résultant ne peut pas être repris, alors pour combler ce trou il faudrait mettre une autre pièce de tissu, ce qui n'empêche pas le trou en lui-même d'exister. Dans la forclusion le trou ou le vide va aspirer toute une série de signifiants, à la place du signifiant qui manque.

Le signifiant du Nom du Père.

Il y aurait différents types de signifiants plus ou moins importants. Il existerait un « signifiant minimum » qui fait tenir un sujet debout, un signifiant de base qui permettrait de dire « je », d'exister comme autonome, comme séparé, comme existant avec un désir propre. Ce signifiant qui permet de dire « je » c'est le Nom du Père, un signifiant fondamental et comme dit Lacan « un point de capiton », mais signifiant quoi ? Signifiant du champ de significations représenté par ce signifiant-là : tout ce qui touche à la loi, au langage, au nom. Tout ce qui touche à la différence des sexes. Tout ce qui fait différence et qui permet à l'enfant de se sortir de la relation duelle avec la mère.

Donc Lacan, sous ce terme de « Nom du Père », trouve là une articulation signifiante tout à fait nécessaire à promouvoir le sujet, mais qui condense en elle, toute une série de significations : la loi, le nom, la généalogie, la filiation. C'est le Nom du Père, c'est-à-dire la fonction de nomination, qui met en œuvre le nouage « Réel, Symbolique et Imaginaire ».

Le stade du miroir est le moment où le Moi et le Je se séparent. Pour que le désir apparaisse il faut que l'enfant se rende compte que l'autre (le premier autre, la mère) ne puisse être comblé intégralement par lui. Il va falloir qu'il découvre que quelque chose manque à l'autre et donc à lui aussi, puisqu'il ne peut combler intégralement l'autre. L'expérience fondatrice du désir n'obéit non pas à un ordre de fait, mais à un ordre de loi. La mère est manquante dans la mesure où elle est soumise à la loi. Le père lui aussi est soumis à la loi, soumis à la castration. Il apparaît donc en position tierce entre l'enfant et sa mère, c'est-à-dire en position symbolique.

La conséquence de la forclusion du Nom du Père c'est que l'enfant est figé comme l'objet du désir de la mère lui procurant ainsi une jouissance, c'est ce que Lacan appelle « l'enfant phallus » qui n'est pas reconnu comme autonome, comme séparé, comme sexué. L'enfant n'est pas vécu par la mère comme autre, alors comment pourrait-il par lui-même faire fonctionner cet Autre en lui, ce point nécessaire de la structure pour exister comme sujet ? La question qui s'en suit, quand l'enfant est coincé comme objet de jouissance de la mère, c'est : comment pourra-t-il être sujet de sa parole ?

Chez l'enfant psychotique il n'y a pas d'Autre en lui, il refuse l'altérité de l'autre, et par conséquent il ne peut pas fonctionner comme sujet divisé, soumis à la castration, il n'y a pas d'ordre symbolique qui le soutient. La question de la réversibilité de la psychose se pose dans la clinique, c'est une question complexe. Lacan dit qu'il peut y avoir des compensations néo-paternelles, c'est-à-dire des ersatz de père, ça ne fonctionne pas tout à fait comme signifiant du Nom du Père dans le rapport à la mère. Car c'est toujours en rapport à la mère que le Nom du Père fonctionne comme signifiant.

La question que nous pouvons nous poser en tant qu'orthophoniste, c'est comment approcher les personnes selon qu'elles sont du côté de la névrose ou du côté de la psychose, selon qu'il y a forclusion du Nom du Père ou pas ? En effet, selon la structure de l'individu le rapport au langage et l'usage du langage seront différents. Chez l'enfant psychotique on observe une rigidité du rapport de l'enfant aux mots qui empêche qu'il y ait du « jeu » dans la langue ainsi les jeux de mots et les figures d'usage métaphorique poseront problème, on observe également des difficultés dans le maniement de la polysémie, le langage étant pris « à la lettre », le mot est équivalent à la chose et donc il ne représente pas vraiment. Dans la psychose le langage peut être utilisé dans sa fonction symbolique ou dans sa fonction imaginaire, ce qui semble faire défaut c'est le nouage de ces deux fonctions. L'extériorité au langage des personnes psychotiques, du moins à ses lois, n'est pas sans poser question aux orthophonistes. Il me semble par conséquent très important d'être dégagé d'une conception purement instrumentale car la question du langage et du sujet sont indissociables.

En conclusion :

En revenant au cas de Gabriel, on peut se demander si c'est le dispositif de suspension de mon savoir qui lui a permis d'introduire du tiers, en respectant qu'il s'adresse à un autre pendant deux ans , et est-ce que cela a suffi ? Ou est-ce à cause de ce que peut recouvrir le mythe du « Père Noël » qu'il a pu asseoir quelque chose du père symbolique ? Le mythe fait du lien à l'autre mais on peut se demander si le mythe est du symbolique ou de l'imaginaire ? Dans le cas de Gabriel qu'est-ce qui a fait que cela a été opérant ?

J'ajouterai également l'importance du jeu socialisé, tant dans les premières rencontres mère/enfant, où eut lieu un véritable apprentissage du « jeu partagé » où chacun occupait une place particulière, puis l'importance du jeu en relation duelle, ce qui permet alors de rejouer le rapport à la loi au travers des règles du jeu.

Ce dont je peux témoigner pour finir c'est qu'il m'a toujours semblé essentiel, au cours de nos rencontres, de laisser Gabriel interpellé ce tiers en gardant ma position d'effacement. Cet appel à l'Autre, « le Père Noël », ne m'a jamais inquiétée et fait penser que cet enfant pouvait éventuellement être du côté de la psychose, bien que j'ai été interpellée quelques années plus tard sur la structure de cet enfant.

Sonia MOLINA

Toulouse, novembre 2007

Bibliographie :

- Askofaré S, Sauret M-J. La question du père : père et symptôme. Toulouse : Elsevier ; 2002.
- Lacadée P. Le malentendu de l'enfant. Lausanne : Payot ; 2003.
- Lacan J. Les psychoses (1955-1956).Paris : Seuil ; 1981.
- Lacan J. La relation d'objet (1956-1957).Paris : Seuil ; 1994.
- Lacan J. Les formations de l'inconscient (1957-1958).Paris : Seuil ; 1998.
- Lacan J. Des Noms-Du-Père. Paris : Seuil ; 2005.
- Lebrun J-P. Un monde sans limite. Ramonville Saint -Agne : Erès ; 2006.
- Nasio J-D. Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse.Paris : Petite Bibliothèque Payot ; 1992.
- Nasio J-D. Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan. Paris : Petite Bibliothèque Payot ; 1994
- Sur le WEB :
- <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/orclusion.htm> « La forclusion du nom du père »
- Dossier : D'où vient le Père Noël ? Analyse d'un mythe. Le journal des psychologues. N°243-Décembre 2006-Janvier 2007.